

MORALISER SANS JUGER

Alcibiade et Gatsby

Florent Ballorin

Lycée Thomas Masaryk, Vouziers

Alcibiade et Gatsby sont deux personnages fameux, mystérieux, complexes et, pour tout dire, ambigus. La question de la moralité se pose, indiscutablement, pour eux. Alcibiade, un traître, un arriviste, le plus beau de tous les Athéniens, vraiment ? Et Gatsby ? son argent insolent, sa réussite douteuse, ses failles, faut-il se laisser impressionner ? On fait le constat que dans l'opinion, ces deux-là peuvent être les objets de jugements sévères. Est-ce bien ce qu'ont voulu ceux qui les ont dépeints, Plutarque et Fitzgerald ? Est-il nécessaire de les juger ?

LA PERSONNALITÉ DES DEUX AUTEURS

Il n'est jamais vraiment utile de présenter la vie, puis l'œuvre d'un auteur sans lien. Notre ambition ici est d'attirer l'attention sur les parcours et les personnalités de Plutarque comme de Fitzgerald pour éclairer la problématique retenue.

Ce qu'il nous semble discernable des traits de caractère de l'un comme de l'autre nous interdit d'imaginer qu'ils furent de sévères faiseurs de morale. Tous les deux, par leur formation ou tout simplement leur existence, ont appris à ne pas juger trop rapidement leurs semblables.

De Plutarque, nous retenons essentiellement quatre aspects importants. Le premier est qu'il fut le représentant d'une culture gréco-latine nécessairement faite de compromis et de concorde dans le vaste empire romain du début du II^e siècle de notre ère. Il écrit donc dans un univers culturel hybride et le projet littéraire des *Vies*, écrites en grec et dédiées à de hauts fonctionnaires impériaux rencontrés à Rome, doit être compris dans une interrogation sur l'identité en tension avec le multiculturalisme. Cette redoutable question qui nous occupe tant aujourd'hui mérite bien qu'on se mette un peu à l'écoute des auteurs de l'Antiquité dont la sagesse a traversé les siècles. Ensuite, il est intéressant de noter qu'il écrit en un temps de paix, ce

qui n'est pas sans conséquence non plus puisqu'il se sert des *Vies* pour promouvoir ses idées politiques, fondées sur l'idée que la liberté civique doit être accordée à tous les κάλοι κἀγαθοί. Bien des anecdotes, dans la *Vie d'Alcibiade*, doivent être lues avec cette conscience qu'il promeut une démocratie modérée que les circonstances dramatiques de la guerre du Péloponnèse ont mis à mal. Troisième point, il vit à une époque où, au terme de ses études, il faut faire un choix : la rhétorique, ou la philosophie. Les deux disciplines ont eu tendance, en effet, à se singulariser bien davantage qu'au début de leur épanouissement. Du côté de la rhétorique, c'est l'art de la persuasion et la recherche de l'efficacité, à tout prix et quel que soit l'objet de la discussion ; pour la philosophie, c'est la quête de la vérité, quête avec laquelle on ne peut donc pas transiger. Plutarque a choisi, il sera philosophe. Cela signifie que les *Vies* ne devront pas être rattachées au genre épictique, à l'éloge ou au blâme, mais qu'il faut chercher ailleurs ses racines. Enfin, Plutarque n'a pas choisi n'importe quelle école philosophie : à l'école d'Ammonios, il est devenu platonicien et là, les conséquences sont extrêmement importantes. Retenons du platonisme ici uniquement ce qui peut nous éclairer sur la *Vie d'Alcibiade* et rappelons que, selon le mythe de l'attelage ailé présenté dans le *Phèdre*, l'âme humaine est composée de plusieurs parties qui s'opposent entre elles. La nature (φύσις) nous donne un caractère qui doit être tempéré, contrôlé, par la raison sur le chemin de la vertu. Il ressort de cette idée que les « passions » sont pour chacun de nous l'occasion d'un combat avec la raison. Dès lors, Plutarque ne saurait écrire des vies pour dénigrer, ou exalter, aveuglément, les personnages qu'il choisit, mais pour montrer comment ils furent, chacun, aux prises avec eux-mêmes.

Francis Scott Fitzgerald est un jeune homme de l'Ouest américain venu trouver à l'Est la reconnaissance. Le chemin est difficile, notamment durant les premières années où il ne parvient pas à s'intégrer à une société aisée qui a d'autres codes que les siens. Ses premiers essais littéraires ne sont pas non plus couronnés de succès. Sa vie sentimentale, avec Zelda, est également chaotique au début, avant d'être blessée par les soucis de santé de Zelda. Par ailleurs, l'Amérique des années 20, ces fameuses *Roaring Twenties*, n'est pas si insouciant qu'on veut bien le croire : les fêtes, l'émancipation, certes, dont *Gatsby* se fait largement l'écho (entre réceptions à Long Island et liberté nouvelle des personnages féminins), mais aussi la corruption et les scandales : le mystérieux et inquiétant Wolfsheimer semble en être une image et Gatsby lui-même passe pour être l'un des ces *bootleggers*, des contrebandiers fournissant durant la Prohibition tout l'alcool dont la population cherchait à s'enivrer d'autant plus qu'on le lui interdisait. Roman à la fois représentatif de son époque et en même temps clairvoyant sur les failles de chacun, *Gatsby le magnifique* est une plongée dans les fêlures du cœur humain.

LA « BIOGRAPHIE » ET LA MORALE

Il n'est alors pas étonnant que Plutarque ait choisi une voie singulière pour faire vivre les personnages historiques qu'il nous propose. Conscient qu'il n'écrit pas de l'histoire (où le travail consiste à percer le secret de la causalité des événements) mais des « biographies », c'est-à-dire des textes qui s'intéressent au « genre de vie » mené par les hommes (c'est le sens qu'il faut retenir du mot grec *bios* dans ce composé), il fait reposer ses récits sur l'idée que la nature doit faire avec les circonstances historiques, avec la *tychè*. La comparaison entre Thucydide et Plutarque est souvent éclairante. Nous fournissons un exemple à propos du retour d'Alcibiade à Samos. Là où, selon l'historien, l'épisode se déploie en quatre temps, on remarque que la version de Plutarque resserre singulièrement le récit, fusionnant notamment les deux discours d'Alcibiade à ses hommes, afin de les retenir et de calmer leurs ardeurs. L'analyse du passage montre clairement que l'objectif, pour Plutarque, n'est pas tant la description scrupuleuse des étapes, pour identifier précisément l'enchaînement des causes, mais d'aller à ce qui est pour lui l'essentiel, à savoir le portrait moral : l'épisode complexe des bateaux phéniciens est ainsi introduit par la remarque qu'il rendit « un beau service à sa patrie ». L'affaire compte donc moins aux yeux de Plutarque que son interprétation dans la perspective de l'écriture d'une vie. Par ailleurs, plusieurs passages des œuvres de Plutarque confirment cela et constituent ce qu'on peut considérer comme des cadres théoriques utiles pour la compréhension de la *Vie d'Alcibiade*. Le premier se trouve dans le prologue du traité intitulé *Le Démon de Socrate*, dans lequel il met en place une comparaison avec les spectateurs d'un tableau. Les profanes verront la scène de façon générale, sans se soucier des détails, tandis que les experts sauront identifier ce qui fait en réalité le sel de l'œuvre et qui ne se voit qu'avec l'habitude et la réflexion. De même lorsqu'on est « témoin des actions dont la vertu, tel un grand artiste, est l'auteur ». Ce texte explique clairement que la *τύχη* et les *συντυγχάνοντα* oblige la vertu à combattre, « la raison étant aux prises avec les circonstances et la passion. » On reconnaît là les idées platoniciennes dont nous parlions plus haut. Pour illustrer ce texte théorique, nous pouvons regarder l'extrait de la *Vie d'Alcibiade* (2, 1), traitant de sa jeunesse (un passage obligé de l'écriture d'une vie dans l'Antiquité car elle permet de cerner la *φύσις* du personnage, qui relève nécessairement de l'inné) : on voit comme Plutarque, avant de signaler le goût pour la victoire et la première place (qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement des défauts), signaler « l'importance des événements auxquels il fut mêlé ». La guerre du Péloponnèse fut un cadre exceptionnel pour un citoyen athénien, et ce cadre est fortement mis en valeur : non pour détruire toute idée de liberté et de choix personnels, mais pour en marquer les limites. La préface de la *Vie de Cimon* peut également être lue avec profit. Plutarque signale que son but est bien de

cerner respectueusement la « vérité » d'une vie (τᾰληθῆ διεξιόντες) : nous avons bien dit que la philosophie, pour Plutarque, ne pouvait avoir le même objet que la rhétorique et que la vérité était en jeu. Il signale ensuite, une nouvelle fois, la question de l'impérieuse détermination des « passions » et de la « nécessité politique », avant de promettre qu'il ne parlera des vices qu'avec une sorte de distance respectueuse : (ὥσπερ αἰδουμένου). Le choix du mot utilisé ici est très intéressant car il est très représentatif d'une conception traditionnelle de la démocratie grecque : au Ve siècle, on a montré que se développait tout un discours sur la bienveillance, la douceur, le respect qui devaient prévaloir entre les citoyens et c'est cela que Plutarque essaie, en son temps, de mettre en œuvre avec les personnages qu'il choisit de mettre en face de lui par l'écriture. On peut noter que Nick Carraway, le narrateur de *Gatsby*, dit sensiblement la même chose dès les premières lignes, plaçant alors l'ensemble du roman sous une mise en garde pour prévenir tout jugement hâtif sur les personnages : « de là mon inclination à ne pas juger ». Même si ce narrateur se révèle, au fil des pages, assez ingénu et parfois fat, la parole paternelle pèse sur le lecteur, comme un commandement et, en tout cas au début du roman, la proximité avec Nick nous fait entendre cette parole avec bienveillance.

MORALISTE OU MORALISATEUR ?

Pour prouver que ni Plutarque ni Fitzgerald ne sont des moralisateurs, des faiseurs de leçons, mais qu'ils doivent être considérés comme d'authentiques moralistes, c'est-à-dire des connaisseurs profonds et sincères du cœur humain, nous pouvons identifier un certain nombre de techniques narratives.

Tout d'abord, les opinions, surtout négatives, sont toujours assumées par des personnages du récit, jamais par Plutarque (la figure de l'auteur apparaît bien dans les *Vies*) ni par Nick, le narrateur. Tout jugement sévère est ainsi estompé : Plutarque ne ment pas par omission en transmettant le témoignage, parfois rigoureux, des contemporains d'Alcibiade, mais il garde toujours une certaine distance, laissant le soin à son lecteur de tirer les enseignements qui lui semblent les meilleurs. Cette idée que le personnage appartient à son lecteur est une ferme caractéristique, d'ailleurs, du récit romanesque : polyphonique, mêlant guidage par le narrateur des anecdotes et multiplication des points de vue. On peut prendre comme exemple le chapitre 4 de la *Vie d'Alcibiade*. Un long développement est dédié aux relations pédérastiques (une institution typiquement grecque) d'Alcibiade. Le passage commence avec la mention des nombreux admirateurs d'Alcibiade, mais immédiatement mise en concurrence, par un balancement μὲν... δὲ, par le jugement de Socrate, figure d'autorité s'il en est. Or ce que Socrate a reconnu, ce sont

les « heureuses dispositions naturelle de l'enfant pour la vertu ». Remarquons que ce développement s'étend longuement, par contraste avec le premier membre, et qu'il conclut sur l'influence négative des amants signalés, estompant ainsi les éventuelles fautes d'Alcibiade. Quelques lignes plus bas se trouve le fameux épisode concernant Anytos qui est fort mal traité par Alcibiade. Le commentaire négatif n'est pas assumé par Plutarque, mais délégué aux « convives indignés », expression un peu vague qui ne saurait contrebalancer le jugement sûr de Socrate exprimé plus haut. Quant à la conclusion, c'est Anytos lui-même qui s'en charge, excusant Alcibiade. Ainsi Plutarque est-il libéré de tout jugement négatif.

Ensuite, on relève un grand nombre de passages où se font face des opinions opposées, souvent présentées avec des balancements dans de longues périodes pour montrer comment, finalement, le personnage si complexe d'Alcibiade ne saurait se réduire à un point de vue. Car c'est là la vérité, s'il en est, de son caractère : l'*anomalía*, l'aspérité, les contrastes. Le développement du chapitre 16, traitant de la conduite privée d'Alcibiade, est particulièrement suggestif. Les excès d'Alcibiade sont dénoncés par des « notables » tandis que le « peuple » a un point de vue plus complexe. Ce point de vue est finalement exprimé par deux citations d'Aristophane, ce qui est une manière de signaler la célébrité d'Alcibiade au passage, qui ne peuvent pas être totalement des formules de réprobation. Plutarque reprend la main pour signaler les « largesses » d'Alcibiade et expliquer pourquoi les Athéniens, fidèles à la bienveillance dont nous avons parlé plus haut, employaient les noms « les plus doux » (τὰ πραΰτατα, autre vocable souvent utilisé pour qualifier les rapports entre citoyens dans l'idéal) pour évoquer la conduite d'Alcibiade. Comportement sage, sans doute, puisque Plutarque non seulement conclut sur le constat que l'opinion était « divisée » mais surtout explique cet état de fait par la fameuse vérité sur la personnalité d'Alcibiade qui est son véritable but : sa nature est empreinte d'*ἀνωμαλία*, c'est-à-dire d'aspérités, de contradictions (c'est le thème classique de la *diversa natura* : formulé dès les premiers chapitres dans la biographie d'Alcibiade par Cornelius Nepos, historien latin contemporain de Cicéron, il est contrairement au texte de Plutarque un motif de blâme), de « fêlures » dirions-nous en pensant à Gatsby. On voit donc bien comment le jugement sur Alcibiade est guidé par Plutarque qui multiplie les points de vue non pas pour brouiller le portrait mais au contraire pour sincèrement ne rien taire tout en épargnant son personnage. Un personnage insaisissable ne saurait être abrégé en quelques histoires résolues par des formules lapidaires. Tout se passe donc sous nos yeux de lecteurs, ultimes responsables des avis. Fitzgerald va d'ailleurs encore plus loin : plusieurs fois dans le roman reviennent ces yeux impressionnants du Dr T. J. Eckleburg, sur un panneau publicitaire. Ce regard est mystérieux ; en tout cas, affiche faisant la promotion d'un marchand de lunettes, ils sont ceux d'un myope et peut-être peut-on en

déduire que la vérité d'un cœur humain, avec ses contradictions, celui de Gatsby au premier chef, est bien difficile à atteindre. D'ailleurs, à l'occasion d'une mention de ces yeux fixant les acteurs du récit, Nick Carraway dit : « Au-dessus des collines de cendres, les yeux géants du Dr T. J. Eckleburg continuaient à assurer leur veille, mais je me rendis compte, au bout d'un moment, que d'autres yeux nous observaient avec une intensité particulière, à moins de dix mètres de là. » Aucun regard n'est jamais définitif.

Enfin, les propos du héros, Alcibiade ou Gatsby, sont souvent transcrits de façon assez singulière et mystérieuse. L'important, pour Plutarque comme pour Fitzgerald, semble être de maintenir justement l'idée qu'il reste toujours un décalage entre l'expression publique et la profondeur du sentiment. Ainsi, quand Alcibiade s'adresse aux Athéniens après son retour (33, 2), Plutarque ne veut garder que l'essentiel (alors qu'il aurait si tentant, pour un historien, de reproduire le discours) : les larmes d'Alcibiade, sa sensibilité à l'égard de ses concitoyens, et la magnanimité de son cœur à ce moment. Le passage de *Gatsby* que nous avons mis en parallèle se trouve vers la fin du roman, alors que le personnage de Gatsby est alors bien écorné par les révélations de ses intentions. Il cherche à persuader Nick de la légitimité de sa conduite à l'égard de Daisy, la femme de Tom, et projette sur elle des certitudes qui ne semblent pas tout à fait convaincre le narrateur. Pourtant, celui-ci garde la distance qu'il a en permanence et cherche une explication, formulée d'ailleurs sous forme interrogative : « Que tirer de cette phrase, sinon qu'il devait y avoir dans l'idée qu'il se faisait de son idylle une intensité qui passait toute mesure ? » *L'hybris*, l'antique piège. Et aussi la seule vérité qui vaille : on ne connaît jamais le cœur des hommes. Un passage étonnant pourrait résumer cette certitude qui semble irriguer tout le roman : il s'agit de la scène où le metteur en scène est avec sa « vedette », sa *star*. Nick devine un baiser échangé et dit ceci : « Je suis resté assis avec eux sur le perron pendant qu'ils attendaient leur voiture. Il faisait sombre devant la maison ; seule la porte éclairée projetait un carré de lumière dans le petit matin doux et noir. Parfois une ombre bougeait derrière le store d'un cabinet de toilette à l'étage, puis cédait la place à une autre, en une procession infinie d'ombres qui se mettaient du rouge et de la poudre devant un miroir invisible. » (p. 124) Il semble qu'il faille voir là une réminiscence du mythe de la caverne, que Platon développe au livre VII de *La République* ; on comprend alors combien, dans la compréhension des rapports humains, c'est l'illusion qui est prééminente et qui nous empêche de connaître les véritables ressorts des cœurs. Dès lors, comment pourrait-on bien se permettre de juger qui que ce soit ? Ni Plutarque ni Fitzgerald ne s'y sont risqués, en tout cas.

Finalement, on peut bien conclure que l'un et l'autre ont bien voulu « moraliser », si l'on entend par là proposer une étude du cœur humain, labyrinthe dans lequel les pensées s'enchevêtrent au gré des événements. C'est en particulier pour cette raison que Plutarque comme Fitzgerald sont de grands auteurs : parce qu'ils se proposent de grandir avec nous, en nous invitant comme eux l'ont fait à « embellir » nos vies par la contemplation de ces vies qui sont « comme un miroir ». Plutarque, au début de la *Vie de Timoléon*, nous invite, à sa suite, à « offrir l'hospitalité » à tous ces grands hommes qui ont jadis fait l'histoire. Cette invitation est d'autant plus avantageuse que le cœur de l'homme, en fait, n'a guère changé en quelques siècles : si la technique se fait plus performante, qui oserait dire que nous sommes moralement moins en peine que nos illustres prédécesseurs ? « Et c'est ainsi que nous avançons, barques à contre-courant, sans cesse ramenés vers le passé. » Et que l'étude des littératures et cultures de l'Antiquité est si profitable aux hommes que nous sommes, aujourd'hui.